Document generated on 07/19/2025 6:12 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Jutte et la guerre

Annie Cloutier

Number 120, Winter 2009

L'espérance de vie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13399ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Cloutier, A. (2009). Jutte et la guerre. *Moebius*, (120), 101–107.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Annie Cloutier

Jutte et la guerre

Jutte avait à peine trois ans lorsque la seule bombe de toute la guerre est tombée sur Norderstedt (le quartier s'appelait alors Garstedt). Depuis des semaines – depuis *toujours* dans la conscience de Jutte –, on voyait, le soir, l'horizon s'illuminer, clignoter, et les flèches des clochers de Hambourg touchées par intermittence, comme d'insolents index tendus vers le haut et que le ciel aurait puni de leur opiniâtreté. Selon la densité de la couche nuageuse, l'opacité du fin rideau de pluie de ce jour-là et l'heure plus ou moins tardive à laquelle le bombardement avait lieu, l'univers devenait alors une voûte qui allait du rose au violet, et que bariolaient des volutes dont la toxicité ne parvenait pas à Jutte accoudée contre sa fenêtre du Schleswig-Holstein. La fillette ressentait parfaitement le tremblement sourd des semonces ; mais plutôt que de le craindre, elle appréciait qu'il se répercutât jusqu'à elle ; car il lui semblait que cette onde transportée par le sol la liait à la guerre, et donc au monde. Parfois aussi la nuit était simplement hâlée d'orangé et alors le sol ne bronchait pas.

Tout cela était fort joli.

Jutte, qui appréciait la tranquille quotidienneté des attaques aériennes, ne battait pourtant pas des mains ni ne s'exclamait de plaisir devant le spectacle presque chaque soir renouvelé de la guerre qui tombait sur Hambourg. Elle avait été conçue l'avant-veille du départ de son père, dès le début de la guerre. Lorsque l'appel lui était parvenu sous pli recommandé, c'est la mère de Jutte qui avait tremblé en recevant l'enveloppe. Le soir, au souper, elle avait tendu la lettre à son époux. Elle avait attendu qu'il

lise, qu'il absorbe le choc. Elle l'avait regardé. Elle avait vu comment la peau de son visage s'était subtilement colorée. Au bout d'un moment, elle était allée à lui. Elle l'avait silencieusement guidé vers la chambre, le lit. Plus tard, elle n'avait pas pu s'empêcher de sangloter dans ses bras. Sur la table, le repas avait refroidi. Et Jutte avait été conçue.

La petite fille était née à la clinique d'accouchement d'Ochsenzoll, à l'époque de la bataille d'Angleterre (août 1940), dans les mains d'une infirmière encore jeune – mais qui bien sûr avait mûri rapidement sous le poids des circonstances. Cette jeune personne débordée et lasse s'était félicitée d'accueillir, dans la nuit ininterrompue de la guerre, un poupon rose, robuste, intact. Dans le corridor déserté de la clinique, elle s'était allumé une cigarette. Elle avait pensé à la suite des choses, aux lèvres gourmandes de l'enfant sur le sein de sa mère.

À deux ans, Jutte n'avait qu'entraperçu son père, lors de son unique permission, en juin 1942, et cela n'avait imprimé, sur le commencement de sa conscience, qu'un léger tressaillement. *Vati*. Elle aimait l'épinglement de ces deux syllabes, leur facilité. Elle les avait apprises grâce à sa mère, quelques jours avant l'arrivée prévue de son père. Elle les avait prononcées au bon moment, lorsqu'il était venu, et il l'avait serrée contre lui. Elle continuait de les prononcer depuis, goûtant l'étrange plaisir de l'évocation de l'immatériel. La réalité subreptice d'un homme doux et silencieux s'estompait toutefois peu à peu. Jutte n'avait d'autre choix que de s'agripper au quotidien, à ce qui était *là*.

Et ce qui était là, c'était d'abord sa mère. *Mutti*. Et la guerre. La guerre qui, à la longue, devenait la figure autoritaire et sécurisante, et se superposait à vati dans la représentation de Jutte. La guerre qui, chaque soir, se manifestait à elle par le châssis entrebaillé, la guerre qui parait le jardin de lueurs surnaturelles, qui chuchotait à Jutte de ne pas s'inquiéter, qui l'encourageait à se faire bonne fille pour que les choses tiennent. Et les choses tenaient.

Ce soir-là, toutefois, Jutte avait été mise au lit plus tôt qu'à l'accoutumée. Mutti depuis des jours se démenait contre une nervosité extrême. Peut-être avait-elle reçu de ces rares lettres terreuses et écornées qui provenaient du

front ; peut-être était-elle tout simplement la proie de ses intuitions.

Jutte *comprenait* cela. Elle savait que le monde se composait de femmes anxieuses et de pères absents. Elle n'avait donc pas, ce soir-là, à la perspective de se lover plus tôt que d'ordinaire dans l'édredon tiède de son petit lit, rouspété plus qu'il n'était nécessaire. Il faut dire que mutti, pour pallier l'angoisse qu'elle donnait trop bien à voir à sa fille, s'était attardée à la border longuement. Elle s'était même allongée près de Jutte et elles avaient, toutes deux, goûté la complicité de celles qui connaissent la manière de se préserver de l'effondrement du monde.

Puis mère s'était levée. Elle avait apposé un baiser sur le front bombé de Jutte et elle était sortie. La maison avait rapidement sombré dans une quiétude neutre, mais Jutte ne dormait pas. Elle attendait.

Ce fut long, ce soir-là. La maison, le quartier, la ville de Hambourg au loin – tout semblait plongé dans une torpeur hors du temps. À onze heures moins le quart, une porte avait grincé. Jutte, assoupie par-dessus son édredon, avait instantanément ouvert l'œil, à l'affût. Mais aussitôt le silence avait repris son accablement hypnotique, et il aurait fallu être bien forte pour ne pas laisser son immanente armée envahir et vaincre la conscience. Et Jutte s'était rendormie.

C'est à une heure vingt-cinq, cette nuit-là, que la bombe tomba.

Ce que Jutte vécut à ce moment-là fut un éveil brutal dans une absence de son. La perception immédiate d'un frottement à peine audible, d'un silencieux déchirement du calme. Puis la suspension angoissée, le désordonnement du cœur, le décèlement d'une proximité inhabituelle – *cette bombe-ci siffle trop fort, elle génère trop de clarté, elle est trop proche.* Les sens alertés, l'instinct affolé, la préservation compromise. L'immobilité résignée, pourtant – quelle fuite possible ? – sous la lune striée qui ne bronche pas. Le sifflement aigu qui s'aggrave, qui devient un son d'une insoutenable intensité, un crescendo d'épouvante.

Puis : la détonation, l'infernale conflagration, cette délivrance (si on entend le tonnerre, dit maman, c'est qu'on a été épargnée).

Puis : le silence. L'après-cataclysme.
Tétanisée, Jutte ne s'est pas rendue à la fenêtre.

*

Jutte est maintenant dans le lit de mutti qui fait cuillère contre sa nuque, contre le coton mouillé de sa chemise de nuit, contre, même, ses fesses et ses cuisses. Mutti tremble. Jutte, pas. Elle est pétrifiée. Dans toute la clarté de cette nuit qui n'en est plus une, mutti est agitée de spasmes muets. Jutte préfère être brassée et envahie de l'angoisse de sa mère que de retourner dans sa chambre et de dormir seule. Le moment de la bombe est évidemment bref, et figé dans l'éternité de ce qui est terminé, mais il répercute son angoisse jusqu'aux rives du jour. Il ouvre à l'infini le spectre de ce qui est maintenant possible. D'autres bombes. Plus proches. D'autres bombes sur elles.

Des heures durant, Jutte et sa mère tanguent, soudées l'une à l'autre. Elles craignent ce qui, encore, vient. Elles sont dans l'impossibilité absolue de prévoir, de détecter, de prévenir d'autres attaques. Au matin, lorsqu'il devient possible d'imaginer que, derrière l'épaisseur grise et permanente des nuages, un jour nouveau est offert, elles se lèvent. Que faire d'autre ? Leurs corps sont glacés de sueur et courbaturés. Mutti défait son étreinte. Jutte est rendue à elle-même.

Elles vont à la salle de bain. Le silence s'est abattu sur Garstedt, et elles n'entendent rien. Elles font leur toilette à rythme égal, à capacité égale, une petite fille hésitante contre un corps las de femme. Mutti n'aide pas Jutte à enfiler ses longs bas, pas ce matin ; et, à la cuisine, Jutte beurre elle-même une tartine que comme sa mère elle ne grignote pas.

Dans la rue, ce n'est plus le silence. L'affolement monte avec le jour et on ne peut s'empêcher d'aller vite aux nouvelles. Les cris des voisines qui s'interpellent et qui pleurent, commentant avec véhémence les événements de la nuit, leur parviennent à travers le châssis du salon que, contre tout bon sens, on a oublié de fermer. Allez, dépêche-toi, houspille la mère de Jutte. Elles laissent là leurs tartines. Elles se pressent dans le hall. Est-il possible

que Jutte lace ses bottines? Non. La bombe n'a pas eu cette puissance-là; et Jutte n'en est toujours pas capable. C'est mutti qui le fait avec ses tremblements qui ne cessent pas, qui s'amplifient, même. Jutte regrette de ne pouvoir se pencher elle-même sur ses chaussures, de ne pouvoir en nouer les lacets de ses doigts *encore* boudinés et *encore* malhabiles.

Dehors, la Rosenstrasse est à la fois familière et grotesque. Les maisons forment leurs rangs indéfectibles et habituels: chaque palier est en place, chaque plaque civique, chaque allée de pavés entre deux pans de jardinet. Les mêmes touffes de chiendent hirsute poussent leur tête le long des mêmes clôtures. Toutes les briques de toutes ces demeures sont robustement ancrées dans leur coulis de ciment. Rien n'a changé! La bombe est tombée loin, semble-t-il. Moins loin, assurément, que tous ces soirs où ça tombe dru sur Hambourg. Mais assez loin, en fait. Dans un autre quartier de Garstedt, un quartier qui jouxte l'aéroport de Fühlsbüttel, auquel la bombe était certainement destinée. Jutte ne connaît pas ce quartier, ne connaît aucune des maisons désintégrées, aucun des enfants morts. Elle est *certaine* qu'il y a des enfants morts. La semaine dernière, elle a demandé à mutti: les enfants ne meurent certainement pas pendant la guerre, n'est-ce pas, mutti? Elle l'a demandé et redemandé. Mais mutti n'a pas répondu.

Non, Jutte n'est pas touchée par le drame. Elle regarde de toutes ses forces sa mère qui gesticule et qui déplore. Elle ressent le plus fort qu'elle le peut les cognements dans son cœur, la difficulté à inspirer. Mais autour d'elle les maisons tiennent. Le soleil perce la vilaine chape nuageuse. Le ventre de Jutte émet des gargouillements. La faim revient. Il fera presque bon.

Je peux prétendre qu'il n'est rien arrivé. Jutte s'immobilise. Il n'est rien arrivé. Autour d'elle, l'agitation des mères devient un kaléidoscope. Les mères parlent, et parlent, et parlent. Elles racontent, et disent, et gémissent, et se lamentent, et n'en finissent plus de donner une consistance au drame, de le réifier, de le maintenir, infernal, dans la réalité des choses.

Mais la bombe n'a pas – n'a jamais eu – de réalité. Tout, toujours, survient *ailleurs*. Il faut s'inventer une scène, et des acteurs, pour que les événements aient une existence. C'est ce que font les mères. Parler. Inventer. Évoquer le pire, en marteler la tête des petites filles pour qu'elles y croient.

Croire en la terre qui s'ouvre. Le dire et le redire. Prendre à sa charge de perpétuer l'onde de choc, pour qu'elle rampe jusque sous la Rosenstrasse et qu'elle fasse vaciller les fondations de ses innocentes maisons. Enfumer le matin calme de l'écœurante odeur de ce qui brûle : les maisons, les familles, *même les enfants* – même les enfants qui se tortillent en criant *mutti !, vati !* sous l'insoutenable calcination du feu, même ces enfants-là vont mourir épouvantés dans un instant, par les mots des mères de la Rosenstrasse. (Le sens-tu, Jutte ? Sens-tu la bombe qui pue, sens-tu qu'elle est encore là ?) Et toutes les mères, autour de Jutte, deviennent ces mères imaginées, ces mères coincées sous les débris pulvérisés des colombages. Et toutes les mères de la Rosenstrasse entendent hurler leurs enfants. Toutes, elles entendent crépiter la chair de leurs bambins et se ratatiner leurs petits membres. Toutes ces mères, dans un même gémissement de désespoir, projettent vers leurs enfants les mots d'amour qui doivent soutenir leur mort : *Je suis là, mon petit, mon enfant, je suis là.* Et bien sûr, ces mères, elles n'étaient pas là. Et bien sûr, tous les pères de toute l'Allemagne sont à la guerre et ils n'accourent pas. Ils ne savent même pas que les maisons ont brûlé, que les enfants se sont tus, qu'ils sont devenus des cendres inaudibles enfin consumées. Ils ne savent pas que maintenant, c'est le matin et que plus rien ne remue.

Non, cela n'est pas arrivé.

*

Deux ans plus tard, la guerre est finie et on l'a perdue. À la sortie de la maternelle, mutti plie ses longues jambes pour s'accroupir, tandis que les pans de son manteau frôlent le pavé. Elle tend les bras vers Jutte qui accourt. Elle la reçoit contre elle. Il est inimaginable qu'au terme de cette guerre, il subsiste des écoles. Mais voilà, pour

Jutte, la vie n'a pas cessé de se dérouler. L'une des rares écoles primaires de toute l'Allemagne qui ait maintenu ses enseignements pendant les six années de la guerre se situe dans son quartier. Et maintenant la guerre est finie, et plus que d'ordinaire, mutti, à la sortie des classes, presse les nattes éméchées et les joues rougies par le jeu de Jutte contre son cœur. Serrées l'une contre l'autre, elles marchent vers la maison. Jutte absorbe l'émotion sourde de sa mère, la fait sienne. La guerre est finie et le cœur de Jutte ne se réjouit pas. Plutôt que de l'allégresse, c'est de l'incertitude qu'elle ressent. « Mutti, demande-t-elle, si la guerre est finie, est-ce que cela veut dire qu'il ne tombera plus de bombes ? » « Il ne tombera plus de bombes, répond mutti. » « Jamais jamais ? » insiste Jutte. « Jamais », persiste mutti. Jutte trouve que sa mère a le tour avec la réalité, qu'elle parle avec une fermeté qui rassure.

Qu'est-ce que la reddition ? Et les représailles ? Vati reviendra-t-il ? Les questions, pas plus que les bombes, ne font partie de la réalité.

Mais vati revient. Il se tient sur le pas de la porte un soir après l'école et c'est cela, le retour de vati. La véritable conclusion de la guerre. Le voile des jours ne se déchire pas à cet instant-là, l'instant de Jutte qui ouvre la porte pour aller jouer dehors après le goûter de seize heures (marzipan et thé noir) et qui se heurte à un homme hagard mais bien mis, un homme dont les yeux s'embrument mais qui ne pleurera pas.

L'intimité douloureuse de Jutte et de sa mère ne se poursuit pas. Elles ne sont pas liées par cette nuit terrible qui les a plaquées l'une contre l'autre, pendant que vati était à la guerre. À l'adolescence, il sera même pénible à Jutte de communiquer avec cette femme. Des fusions municipales auront lieu. De village campagnard, Garstedt deviendra Norderstedt, principale ville-dortoir du Schleswig-Holstein. Il ne sera pas difficile à Jutte de grandir, de quitter, d'aimer. Il suffit d'avancer droit ; de ne pas se retourner.